



CHAPITRE XVII

Le docteur Allard et le *sanitarium* de Boma. — Station d'Ikougoula — Le poste de Mposu. —
A Gangila : mort de Joseph Van de Velde. — La fête de S. M. Léopold II, à Manyanga-Nord.

QUELQUE vif que soit notre désir de raconter sans retard aux lecteurs la découverte des territoires riverains du haut Congo par des hommes tels que Hanssens, Janssen, Van Gele et Coquilhat, nous devons, avant d'aborder cet historique, retracer les travaux successifs tentés sur les cours inférieur et moyen du grand fleuve par les agents nouvellement débarqués en Afrique.

L'un d'eux, le docteur Alfred Allard, nous fait assister, en octobre 1882,

aux préliminaires de la fondation de l'établissement connu sous le nom de *sanitarium* de Boma.

A cette époque, la presse européenne avait à diverses reprises signalé le défaut d'organisation des services médicaux et ambulanciers pour les expéditions se rendant au Congo sous le drapeau bleu constellé d'or.

Un journaliste, peut-être loyal et sincère, mais assurément pessimiste, avait même écrit : « Tout Belge qui part pour l'Afrique est un condamné à mort ou, qui pis est, à une lente agonie, à un martyr perpétuel. »

Il y a dans cette affirmation une exagération qui est victorieusement refusée par le nombre des Belges revenus depuis en Europe, et qui pour la plupart manifestent le désir de retourner au Congo.

De notre côté nous courrions le risque d'être taxé d'optimisme, si nous disions que l'état de santé des explorateurs ne laisse rien à désirer après trois ans de voyage en Afrique. Plusieurs malheureusement en reviennent avec l'estomac délabré, le foie irrémisiblement malade ou en voie de le devenir, la constitution ébranlée, ou avec des fièvres paludéennes qui peuvent, vingt ans après la rentrée au sol natal, s'ils résistent pendant cette période à d'autres affections, les rejeter périodiquement sur un lit de douleur.

Le régime suivi par ces hommes courageux qui ont pour la plupart passé leur jeunesse au milieu des douceurs de la civilisation européenne, expose fatalement à bien des maladies. Plus d'un estomac est troublé par les ingestions quotidiennes de quinine auxquelles les explorateurs sont forcés de recourir pour combattre les fièvres qu'ils ont contactées.

Nous avons vu cependant de vieux récidivistes de l'exploration africaine au visage tanné, à l'aspect mâle et robuste, à la santé extérieurement florissante, venir, sur le retour, faire dans nos grandes villes la vie de jeune homme dont ils avait été sevrés sous les latitudes tropicales. Leur belle allure ne serait-elle qu'apparente? seraient-ils des sépulcres blanchis recélant une demi-douzaine de maladies mortelles? Nous l'ignorons. Dans tous les cas, ils luttent avec succès et meurent le sourire sur les lèvres, comme de vrais gladiateurs, et dans un âge très avancé.

Quoi qu'il en soit, les critiques adressées par la presse à l'Association internationale relativement à l'absence de maisons hygiéniques hospitalières, quelques années après la première expédition ne manquaient pas de fondement. La création d'un *sanitarium* à Boma s'imposait.

Grâce à l'habileté diplomatique de Delcommune, le roi Nécorado avait placé le district de Boma sous le protectorat de l'Association; il fut donc aisé au docteur Allard de choisir un emplacement favorable à la création sollicitée.

Cet établissement, le plus vaste et le plus confortable de tous ceux élevés jusqu'alors sur les bords du Congo par les Européens, couronne un monticule situé au nord-est et à dix minutes de marche de la factorerie belge fondée par Gillis.

Il est construit sur pilotis, élevé de deux mètres au dessus du sol, et de ce point on a sous les yeux la large expansion du fleuve gracieusement découpée par les îles qui étalent devant Boma leur luxuriante verdure.

Autour du bâtiment, une spacieuse véranda, accessible des quatre côtés par de larges escaliers, a été habilement ménagée pour servir de promenoir. Cette véranda, plus large sur le côté est, présente en face de l'escalier, entrée principale, une magnifique salle à manger.

Au nord et au sud, huit chambres bien éclairées, bien ventilées, bien meublées, lits, chaises, canapés, s'ouvrent sous la véranda et offrent aux agents de l'Association, malades ou convalescents, tout le confort qu'il est possible d'obtenir dans un pays qu'effleure à peine la civilisation.

Une douce brise qui règne fréquemment dans le bas Congo, le matin et le soir, apporte aux hôtes du sanitarium de bienfaisantes senteurs.

On le voit, la situation de l'établissement sanitaire a été fort heureusement choisie et l'aménagement de la maison répond aux services que viennent lui demander les pionniers affaiblis par le climat de l'Afrique inhospitalière.

Quelques années après la première expédition du Comité d'études, le bas Congo présentait donc déjà plus que des embryons de villes futures, sans parler de Banana, où l'Europe était représentée depuis plus d'un demi-siècle.

Après Boma, qui devait ses plus beaux édifices à l'industrie belge et à l'activité de laborieux et courageux enfants de la Belgique, Nokki (rive gauche), village portugais et centre commercial, se développait d'abord sous l'initiative privée de Gillis, et plus tard sous l'influence du voisinage de la station d'Ikoungoula, fondée par l'Association en face de Nokki.

Dans les parages de cette station, quelques villages indigènes à l'apparence prospère et confortable dénotent par plusieurs légers perfectionnements apportés dans la construction des huttes que les habitants ne sont pas indifférents aux améliorations physiques et intellectuelles.

Les huttes reposent sur une plate-forme en terre battue qui forme comme un trottoir autour de la construction.

Près de chaque village des cultures de bananiers, de plantains, sont une source assurée de revenus alimentaires pour les indigènes. Le plantain

produit un fruit qui, mangé cru est d'un goût peu agréable, mais qui, frit dans du beurre de palme, est un mets savoureux.

En outre, les naturels de la contrée élèvent avec soin les oiseaux de basse-cour; ils sont très experts dans la fabrication de cages à poules faites avec des brins d'osier et des tiges de graminées, cages qu'ils disposent à une certaine hauteur du sol sur un plancher en bois soutenu par quatre pieux solides.

Pour faciliter aux volatiles l'accès de leur demeure, ils ont soin d'y appliquer une échelle confectionnée avec une justesse géométrique que ne désavoueraient pas des menuisiers européens.

Plus loin, sur la rive gauche, à une faible distance de Vivi-Station, des missionnaires anglais ont établi, comme nous l'avons dit, la mission d'Underhill d'où rayonne sur toute la contrée l'aurore bienfaisante de la civilisation.

Les Belges débarqués en 1882, et obligés de stationner à Vivi, ont été fréquemment surpris, au cours de leurs excursions dans le voisinage, d'entendre les naturels des environs de la mission les saluer par le mot anglais *morning*, abréviation de *good morning*.

Plus qu'un semblant de civilisation s'est infiltré déjà chez les nègres du bas Congo. Les efforts d'évangélisation des missionnaires n'ont cependant pas encore fait disparaître les barbares coutumes du poison et les nombreux et ridicules préjugés de ces peuplades. Tout fait espérer que l'on obtiendra ce résultat avec le temps.

Presque en face de Vivi-Station, débouche une rivière rapide qui prend sa source près de San Salvador. On la nomme Mposo. (En langue indigène mposo signifie « buffle » Très souvent, en Afrique, les natifs baptisent les cours d'eau de noms d'animaux féroces.) Au confluent de cette rivière, les agents de l'Association ont établi un poste hospitalier, près d'un comptoir commercial fondé aussi par Gillis.

Ainsi donc de Banana à Vivi la civilisation et le commerce ont pris pied d'une façon durable; et cela, cinq ans après la célèbre descente du fleuve par Stanley, qui n'avait rencontré sur ses rives, jusqu'à Nokki, que des populations dégradées et rebelles à tout progrès.

En septembre 1882, l'élégant chalet de Vivi, selon l'expression de M. de Laveleye, recevait la visite de l'illustre voyageur qui lui a donné son nom. Stanley, dont nous n'avons pu suivre jusqu'à présent les explorations au delà du Pool, s'apprêtait à retourner en Europe pour prendre un repos que nécessitait sa santé ébranlée.

Vivi avait acquis un développement considérable. Des centaines de noirs

constituaient sa garnison redoutable: plus de trente mille cartouches s'entassaient dans son arsenal. Indépendamment du commandant européen, qui était alors le docteur Von D***, des agents belges et étrangers constituaient une population flottante plus accentuée qu'en aucun autre établissement européen.

Lorsqu'on s'éloigne de Vivi par la voie de terre et sur la rive droite, en suivant une route tracée à travers des halliers, on rencontre Pallaballa au sommet d'une haute colline, village nègre où résidait un missionnaire anglais de la *Livingstone Ireland Mission*. Ensuite on traverse les domaines du chef Nguvi Mpanda, homme aimable, malgré sa physionomie hargneuse, et toujours disposé à recevoir les hommages et les cadeaux des visiteurs blancs, quitte à leur accorder en échange de boire après lui au goulot d'unealebasse, sous la véranda de sa hutte, le vin de palme de l'amitié.

Mais si Nguvi Mpanda est bienveillant avec les étrangers au visage pâle, il n'en est pas ainsi d'une certaine partie de ses jeunes sujets appartenant à la coterie secrète des T'chimbas.

Ces derniers, en effet, dont Nilis avait rencontré des acolytes aux environs de Manyanga, ont l'habitude d'écarter de leur route tous les profanes et en particulier les étrangers blancs.

Les T'chimbas, sorte de secte maçonnique, ont, paraît-il, de petits temples rustiques cachés dans la profondeur des forêts. Des statuettes obscènes, s'efforçant de représenter des divinités mâles et femelles, constituent l'ornementation de ces temples, où les fidèles déposent en masse des débris de faïence, des couteaux, de la ferraille et quelquefois des lambeaux d'étoffes hors d'usage.

Le personnage qui préside à leurs cérémonies privées se nomme le *Nganga*; c'est en général un orateur, ou du moins un nègre à la parole



POULAILLER INDIGÈNE.

facile, à l'imagination plus que féconde, qui doit sans s'émouvoir débiter les plus grossières balivernes, exécuter les plus grotesques pirouettes devant ses sectateurs sur qui il exerce des droits absolus.

Détail à signaler : on trouve dans le dialecte usité par les T'chimbabés, des mots spéciaux, ignorés des nègres non initiés à cette secte.

En outre, on rencontre dans les environs de Pallaballa, de même que dans les districts avoisinant Manyanga, des eunuques volontaires, fervents adorateurs de la lune. A chaque nouveau quartier de l'astre de la nuit, ces singuliers célibataires sacrifient une poule ou un canard.

Des fêtes macabres, danses, improvisations rythmées, tours de passe-passe, jongleries de tout genre, servent de préludes à la scène du sacrifice.

L'oiseau lâché dans les airs sert de cible aux eunuques, d'habitude excellents tireurs au fusil à silex ; il tombe déchiqueté par les projectiles, et ses morceaux palpitants sont dévorés crus par les sacrificateurs.

Ce sacrifice de l'oiseau est un progrès ; il y a peu d'années encore, les eunuques sacrifiaient à la lune non pas un poulet ou un canard, mais une victime humaine, le plus souvent un esclave choisi parmi les plus gras de la localité.

En remontant vers le nord-est, après Pallaballa on rencontre le marché indigène de Gangila, aujourd'hui tristement célèbre par la mort d'un jeune pionnier belge, martyr de l'œuvre africaine, le sous-lieutenant Joseph Van de Velde.

Ce vaillant officier d'artillerie chargé à Léopoldville de la construction des bateaux, atteint de la fièvre dès son arrivée à ce poste, avait été contraint par ses chefs hiérarchiques de retourner en Europe.

Malade au cours de ses étapes de retour, Van de Velde avait successivement reçu l'hospitalité la plus généreuse dans toutes les stations qu'il avait traversées ; ses haltes dans les diverses missions anglaises établies sur son chemin lui avaient permis d'arriver sans fatigues excessives jusqu'à Issanghila d'où son impatience de revoir l'Océan, porte de la civilisation, l'avait arraché trop tôt.

Van de Velde, que la fièvre n'avait pas quitté, voulut suivre une caravane et se rendre avec elle à Vivi, où il espérait revoir son frère aîné Liévin, revenu du Kouilou.

Arrivé près de Gangila, le malade, porté dans un hamac par deux vigoureux Kabindas, ordonna à ses serviteurs de le déposer à terre ; des souffrances intolérables lui avaient arraché cet ordre : ce furent les dernières paroles intelligibles qu'il prononça.

Sur la lisière d'une forêt tropicale, où le *Borassus* détache ses palmes

en éventail au-dessus des gerbes sauvages des palmiers dentilifères, les caravaniers s'arrêtèrent pour assister aux derniers moments de l'infortuné sous-lieutenant couché sur un lit d'herbes sèches.

L'agonie fut courte; deux heures après la halte, Joseph Van de Velde avait cessé de souffrir.

Le missionnaire de Palalaballa, appelé en hâte auprès du défunt, présida à la cérémonie des funérailles. Le prêtre protestant récita des prières chrétiennes sur la tombe de ce martyr, dont son frère, résidant au Congo, n'apprenait la mort que plusieurs semaines après l'inhumation.

Ancien élève de l'École militaire, Joseph Van de Velde expirait à vingt-sept ans, après six mois de présence en Afrique, c'est-à-dire sans avoir pu réaliser les espérances dont l'Association s'était bercée au départ de ce vaillant et sympathique officier, « le plus aimable camarade que l'on puisse rêver », écrivait de lui le lieutenant Nilis.

Le lieutenant Van de Velde eut plus tard l'amère consolation d'élever un modeste mausolée où son infortuné frère dort le dernier sommeil à l'ombre des grands arbres, sous un sol dont les exhalaisons l'avaient empoisonné à l'aube de la vie.

Hélas! que de tombes d'Européens l'on compte déjà dans des coins perdus du vaste continent noir!

Après trois années consacrées par un nombre restreint de voyageurs intrépides à l'exploration partielle des rives du Congo, on foule à chaque étape des fosses où gisent décomposés les restes d'hommes de cœur qui ont laissé de légitimes regrets dans les pays les plus éloignés.

La mort a frappé cependant, dès l'année 1882, plus de Suédois, de Danois ou d'Anglais, agents de l'Association internationale, que de nationaux belges. Ironique consolation!

Mais ces martyres et ces tombes n'arrêtent point la marche des explorateurs modernes vers le centre inconnu de l'Afrique sauvage.

L'homme civilisé n'a jamais reculé devant les terribles obstacles que la nature lui suscite; son énergique volonté veut triompher partout de l'âpre opposition de la matière; l'ardeur de la science l'entraîne aussi bien en Afrique qu'au pôle Nord. Hôte souverain de la terre, il veut, au prix des plus durs sacrifices, toucher les parties les plus inaccessibles de son incomparable domaine.

Peu après le décès de Joseph Van de Velde, deux officiers belges, Parfonry et Coquilhat, faisaient une pieuse visite au tombeau de Gangila.

Les deux voyageurs, allant de Vivi à Issanghila, suivaient les sinuosités de la rive droite du fleuve, luttant avec difficulté contre les obstacles

jetés par la nature le long du cours d'eau, berges montueuses, ravins, forêts, marécages, sans parler du climat pernicieux.

On sait que le fleuve descend avec une grande rapidité à travers une gorge resserrée et sauvage, sur un lit obstrué par des blocs de rochers gigantesques. On dirait de l'effondrement d'une montagne écroulée en énormes fragments.

Dans la vaste étendue de l'horizon des marcheurs se découvrait un éparpillement de rochers et d'écueils; sous le courant, récifs entrevus à travers une lame d'eau, rondeurs noires affleurant comme des troupeaux d'hippopotames monstrueux, pointes aiguës déchirant le fleuve, amoncellement de rochers usés par la vague, îlots de sable blafards chargés de blocs de granit : le tout hérissé, aiguisé, déchiqueté, bouleversé : sur les bords, un désordre de collines à croupes arrondies, coupées de ravins, ou bien une nappe de sable au pied d'un lourd bastion de roc; parfois, au loin, un arbre solitaire, tache discordante de verdure, semble comme foudroyé.

Puis les chutes, les formidables cataractes pour compléter cet indescriptible et émouvant tableau.

Ce ne sont que bouillonnements épars, tourbillons pirouettant en entonnaires, courant vers la pente comme s'ils perdaient leur aplomb, luttes de courants qui se heurtent et s'emmêlent, lanières d'eau qui fouettent les croupes de roc ou de lave et les inondent de gerbes d'embrun; tout cela emporté dans un vertigineux élan d'eaux fangeuses et d'écumes sales remplissant toute la largeur du vide.

Une symphonie confuse et sauvage, irritée, de froissements d'eaux, de sifflements mouillés, de rauquements sourds et de rugissements effroyables, plane sur ce mélange de flots jaunâtres et de rochers noirs.

Imaginez quelles pensées inspire aux voyageurs ce spectacle énorme, bas, épars, s'étalant pêle-mêle à perte de vue !

Parfonry et Coquilhat parcoururent cette étape et s'arrêtèrent pour bivouaquer à la nuit tombante; puis ils reprennent leur marche au petit jour, franchissant les ravins, gravissant les falaises, traversant des villages indigènes amis. Un jour, c'est le soleil brûlant qui les accable; le lendemain, une soudaine et terrifiante tornada transforme leur route en marais fangeux et glissants.

Arrivés à Issanghila, les deux voyageurs se séparent. Parfonry devant séjourner dans cette station en qualité de chef, Coquilhat appelé à Léopoldville, s'embarquait sur le *Royal*, avec ses compatriotes Avaert, Guillaume Van de Velde et Amelot.

Nous avons signalé leur arrivée à Manyanga, à la date du 15 octobre 1882.

Le surlendemain 17, Nilis, réduit par les djiggas à ne pouvoir marcher, conviait dès le matin les nombreux hôtes belges de sa chefferie sous la véranda du corps de logis principal.

Coquilhat, légèrement indisposé, Avaert, en proie à la fièvre, Amelot et Van de Velde, bien portants, se rendirent à la convocation de Nilis, qui les accueillit par le discours suivant :

« Il est une date que la mémoire du cœur rappelle à tout citoyen belge si éloigné qu'il soit de la métropole : aujourd'hui 17 octobre se lève la Saint Léopold.

« Dans la Belgique entière cette journée est, parmi toutes les autres, destinée au repos et aux réjouissances publiques. Nos compatriotes ne peuvent oublier qu'ils doivent leur prospérité à l'inappréciable bonheur de posséder une dynastie fidèle à la foi jurée, qui déjà a inscrit dans les fastes de l'histoire le grand nom de Léopold le Sage, et qui ouvre une page nouvelle où brille avec éclat le nom de Léopold II, protecteur des arts, des sciences, de l'industrie, et initiateur de cette croisade sublime dirigée vers le continent noir, croisade à laquelle nous avons l'honneur d'unir indissolublement nos noms de soldats et d'explorateurs belges.

« Combien y aura-t-il aujourd'hui, dans les villes et les villages de notre patrie lointaine, de familles assises à une table joyeuse, chargée de bons mets et de vins exquis, d'où l'eau sera même bannie comme superflue !

« Se douteront-elles qu'au sommet d'une montagne aride du Congo cinq Belges auraient considéré comme un bienfait le don d'un litre de bière pour porter la santé du roi Léopold II ?

« La qualité du liquide absorbé n'influe pas, heureusement, sur la sincérité du toast ; je vous convie, messieurs, à boire du malafou à la santé du roi des Belges et au succès de l'œuvre africaine. »

Des bravos unanimes saluèrent ce toast ; et dans le cliquetis des verres, au moment où les assistants allaient porter à leurs lèvres le liquide indigène, Amelot, toujours gai, prit la parole :

« Halte-là, messieurs, pas de vin de palme aujourd'hui ; le malafou est bon pour boire à la santé des makokos indigènes. J'ai mieux que ça pour porter un toast à notre Roi... »

Amelot quitte la véranda, et revient peu de temps après sa sortie avec deux bouteilles de roederer, une bouteille de cognac et deux litres de porto.

Nous renonçons à décrire l'accueil qui lui fut fait.

On n'avait pas tous les jours, à Manyanga-Nord, l'occasion de déguster des liquides aussi généreux.

Devant ces trésors de cave inattendus, on résolut de festoyer gaiement et d'arrêter séance tenante l'ordre du jour de la fête.

On décréta :

Une revue des troupes de la garnison; un festin copieux; le soir, une illumination à giorno, avec danses et chants par le personnel noir.

Ce programme arrêté, Amelot et Van de Velde en communiquèrent la teneur aux Zanzibarites et aux Kabindas.

Les interprètes furent chargés d'annoncer aux populations indigènes environnantes que les mundelés célébreraient à la station la fête du roi des Belges, un grand monarque du continent des blancs.

Quelques heures s'étaient à peine écoulées que le plateau regorgeait de curieux. Les natifs, gaillards grands et forts, solidement charpentés, splendides dans leurs vêtements de gala, grouillaient par groupes animés dans tous les espaces libres entre les bâtiments de la station. Riches et pauvres, ils étaient tous là; les riches se distinguaient par une pièce d'étoffe indigène descendant d'une épaule vers la hanche opposée et couvrant une partie du buste; les pauvres avaient ceint leurs reins d'un simple pagne fait de fibres de palmier.

Comme ornements, ils avaient attaché des colliers de perles rouges, bleues et blanches, des bracelets de cuivre aux poignets et des anneaux du même métal aux jambes; leurs cheveux, empreints d'huile de palme, se tordaient en boucles fantaisistes. Plusieurs s'étaient peints la figure de façon à conserver une apparence féroce, bien qu'en réalité leurs sentiments fussent exempts de malveillance: leurs yeux étaient cernés de rouge; des stries blanches coupaient transversalement leur visage.

Presque tous étaient munis de fusils à silex et de couteaux de fabrication anglaise aux lames cachées dans des gaines en peau de chèvre passées à la ceinture.

Ça et là des femmes indigènes accroupies dans l'attitude de nos tailleurs d'Europe, ornées et habillées comme aux plus beaux jours de fête, attendaient anxieusement la parade promise.

Rien n'est plus mobile que la physionomie de cette foule. Hommes et femmes parlent, gesticulent avec cette mimique habituelle aux nègres, chez qui tout est en mouvement: les yeux, la tête, les épaules, les bras, les mains.

Dans ces cerveaux étroits qui considèrent tout chef blanc comme un être d'essence supérieure, la conception d'un roi des blancs donne lieu à des récits

bizarres, à des descriptions ampoulées, à des explications sans fin. Un vieux nègre essaye de définir à son auditoire plus jeune ce qu'est le roi des Belges : un être plus puissant que n'importe quelle divinité locale, un homme immensément riche qui commande à tout un peuple blanc, qui possède des millions de fusils, des tonneaux de poudre, des quantités incommensurables de gin, d'étoffes précieuses, de pirogues, de maisons d'esclaves, et qui dispose à son gré des éléments physiques, du soleil, de la pluie, de la lune et des étoiles.

Les officiers belges, prévenus de l'affluence des curieux et des récits qui faisaient l'objet des conversations, voulurent donner le plus d'éclat possible à la fête projetée.

La revue fut annoncée par des salves de mousqueterie, et des drapeaux, des banderoles rouges, bleues, jaunes, noires, furent déployées au faite des bâtiments de la station.

Manyanga-Nord pavoisé aux couleurs de la Belgique et de l'Association produisit un immense effet moral sur les spectateurs indigènes.

Le défilé des Zanzibarites et des Kabindas habilement commandés par le lieutenant Coquilhat, exécuté d'une façon magistrale, donna aux hôtes de la station une haute idée de l'instruction militaire acquise par les soldats de Nilis.

Nous passerons sous silence les détails du banquet copieux qui réunit ensuite dans la salle à manger de la station les cinq Belges à qui s'étaient joints le capitaine Anderson et le mécanicien Martin, du *Royal*.

A la nuit tombante, des frondes de palmiers desséchées, des bottes de roseaux également secs, préalablement enduites de gomme-résine, attachées à des branches d'arbres fichées en divers points sur le plateau, éclairèrent un spectacle saisissant et pittoresque à la fois.

Les Zanzibarites et les Kabindas exécutaient leurs danses guerrières. La multitude indigène, qui n'avait cessé de s'accroître depuis le matin, encombra le plateau et les versants de la colline ; les chants, les hurlements, les cris de cette masse humaine ajoutaient aux blafardes lueurs de cette nuit féerique quelque chose d'inferral.

Les danseurs partagés en deux groupes, conduits par les *nyamparas* (chefs zanzibarites), étaient armés les uns de carabines Winchester, les autres de fusils Snider ; ils avaient revêtu leur costume de guerre : une pièce d'étoffe rouge ou verte (suivant le groupe) roulée autour de la tête et retombant en voile dans le dos, d'autres lambeaux d'étoffes multicolores ou blancs formant des pagnes et des blouses, des rondelles de manioc

attachées aux turbans, le ceinturon avec la cartouchière autour des reins, les pieds et les jambes nus suivant l'habitude.

L'orchestre était composé de deux tambours immenses formés par des troncs d'arbres creusés et recouverts de peaux de chèvre parfaitement tendues. Ces deux tambours, sortes de grosses caisses, résonnaient sourdement sous les coups réguliers de baguettes ingénieusement armées de poix remplaçant le feutre habituel des baguettes européennes.

Aux premiers roulements les danseurs s'étaient élancés au petit trot, chantant un air ayant la cadence de leur marche et dont les paroles prononcées d'un ton guttural signifiaient : ô guerre ! guerre ! pour les *ouazoungou* (hommes blancs, en *kisouahili*, idiome zanzibarite).

Puis ils simulèrent l'attaque d'une ligne ennemie, en tirant sans ensemble des coups de fusils nombreux, successifs et rapides, et mêlant au bruit des détonations des cris sauvages ressemblant plus à des hurlements de fauves qu'à des sons de voix humaine.

Par moments, l'un d'eux feignait d'avoir été frappé par une balle ennemie ; il roulait à terre en se tordant et poussant des rugissements de rage et de douleur admirablement simulés, s'avancait en rampant jusqu'aux pieds d'un spectateur blanc qu'il embrassait dans une étreinte, et rendait, en maître artiste dramatique, le dernier soupir entre les jambes du mundelé qu'il tenait serrées convulsivement entre ses bras. Façon singulière d'indiquer qu'il était prêt à mourir pour ses maîtres.

Cette mimique expressive réussissait à effrayer les indigènes eux-mêmes, tant les rôles étaient bien remplis.

Les blancs, témoins de ce spectacle, se sentaient excités par le bruit de cette féerie ; quant aux danseurs, grisés par l'odeur de la poudre, par le vacarme des détonations, animés par les évolutions fantaisistes, ils continuaient leur jeu avec frénésie, faisant retentir de leurs clameurs sauvages les échos du Congo, et paraissant une bande de démons déchaînés se livrant dans une demi-obscurité à une orgie de sang humain. Leur excitation était telle qu'ils eussent volontiers écharpé, séance tenante, les inoffensifs indigènes glacés d'effroi.

Mais, au signal des blancs, les nyamparas ordonnent le silence ; coryphées rouges et verts cessent leurs danses belliqueuses, se groupent auprès des chefs, et la fête se termine par un chœur exécuté par tous les Zanzibarites.

Le troubadour de la troupe, un vétérana de l'armée de Manyanga, improvise une ballade dont les paroles expriment le dévouement le plus absolu aux hommes blancs et la promesse de verser, pour la défense de leurs maî-

tres et la gloire du grand roi des Belges, jusqu'à sa dernière goutte le sang des noirs enfants de Zanzibar.

L'énergique refrain de cette ballade est à chaque couplet répété en chœur par l'assistance, qui en applaudit à tour de bas l'improvisateur.

Déjà les torches de résine jettent les derniers éclats de leurs feux, mais aucun des Africains ne songe à se retirer.



LE LIEUTENANT COQUILHAT.

La passion des chants et des danses, la beauté d'une nuit tropicale, sont de souverains antidotes contre le sommeil des nègres. L'aube du 18 octobre retrouvait aux abords de la station une partie de l'assistance de la veille, endormie, rompue de fatigue, ou gisant, ivre de malafou, dans un pêle-mêle inexprimable au milieu des herbes, sur les talus rocailleux, ou contre les troncs des rares arbres verts.

Jamais, de mémoire de nègre habitant Manyanga, fête plus brillante, plus bruyante, n'avait animé ce district.

Jamais aussi le nom de Léopold, presque inconnu jusqu'alors aux nègres du Congo, n'avait été tant de fois prononcé par des indigènes qui attachèrent désormais à ce nom la pensée d'un haut et puissant souverain devenu pour eux plus respectable que la plus respectée des divinités locales.

Le lendemain de cette journée mémorable, dès le matin, les hôtes blancs de Manyanga escortaient à la rive leur généreux échanton de la veille : Amelot s'embarquait sur le boat pour retourner à Vivi.

Après le départ du *Royal*, Nilis et Avaert, abattus par de nouveaux accès de fièvre, durent s'aliter et absorber des doses de morphine, de quinine, etc., pour calmer leurs souffrances.

Dans l'après-midi, le missionnaire anglais Bentley, prévenu de la maladie de ses voisins, vint à la station pour leur offrir ses soins dévoués.

En tout temps, les missionnaires, désireux sans doute de reconnaître les services signalés que leur rendaient les agents de l'Association, s'empresaient de secourir ces derniers dans la mesure de leurs moyens.

Contrairement à bien des missions anglaises établies dans l'Afrique australe dont les œuvres sont stériles quand elles ne sont pas nuisibles, les missions du Congo produisaient des résultats favorables ou tout au moins pouvant le devenir, outre l'assistance qu'elles prodiguaient aux blancs sans distinction de religion et de nationalité.

Peu ou point de contestations s'élevaient sur les bords du fleuve entre les missions religieuses et la mission pacifiquement conquérante organisée par l'Association.

C'est là un fait assez rare pour être signalé.

En général l'homme blanc, quel qu'il soit, est faillible, surtout en Afrique. On conçoit aisément que loin du milieu où il a été élevé, privé de toutes les aises dont a été entourée son enfance, perdu au sein de populations ignorantes, habitant des régions inhospitalières, un Européen subisse un changement qui altère son esprit et son cœur.

Les hommes vraiment forts, ceux qui fondent leur foi sur les ressources inestimables de l'âme, qui savent résister aux passions humaines et réagir contre les faiblesses de la nature, sont seuls capables de poursuivre en Afrique une mission pleine de dévouement et d'abnégation.

Nous devons constater ici, d'après les lettres et les récits des explorateurs belges, que partout sur les bords du Congo les missionnaires anglais se

sont montrés dignes d'être donnés en exemple à quiconque veut travailler à la civilisation de l'Afrique.

Bentley visitait journallement les malades de Manyanga et leur apportait à chaque visite des présents inestimables sur les bords du Congo moyen : du thé, du café, du sucre, des œufs frais, du poisson, du vin.

Les attentions délicates et les soins du missionnaire étaient d'autant plus appréciés des lieutenants Nilis et Avaert que depuis le 19 octobre Coquilhat avait quitté la station pour conduire jusqu'à Luteté un détachement de Zanzibarites chargé de ravitailler la troupe de Van Gele.

D'autre part, les 20, 21 et 22 octobre, Guillaume Van de Velde payait à son tour au climat pernicieux de Manyanga-Nord un tribut de fièvre et de souffrances.

La maison occupée par les blancs était donc transformée en hôpital véritable n'ayant d'autre docteur que le dévoué missionnaire anglais.

Le 22, vers midi, les malades furent émus en entendant des détonations fréquentes d'armes à feu partant du bas de la montagne.

Un boy, mandé en toute hâte par Nilis pour reconnaître la cause de ce vacarme inusité, revint promptement rassurer l'officier, en annonçant qu'une caravane de Zanzibarites commandée par un blanc signalait par des coups de feu sa présence sur la rive gauche du fleuve.

Nilis et Avaert, oubliant la fièvre, se levèrent et coururent au bas de la colline pour saluer leur visiteur.

C'était Braconnier.

Le capitaine, arrêté avec son escorte sur la rive sud, attendait depuis plusieurs heures que des pagayeurs indigènes voulussent bien le passer sur la rive opposée.

Les maudits noirs, occupés à pêcher le vairon dans les criques du large courant, ravis de contrarier l'étranger, se refusaient obstinément à mettre à sa disposition la moindre pirogue.

On dut les menacer de les prendre pour cible, afin d'obtenir d'eux ce léger service. Cet avis péremptoire détermina un patron de pêche de Dandanga à accoster à la rive gauche avec son canot. Braconnier et trois hommes prirent place dans cette embarcation qui les amena une heure plus tard près de Nilis.

Le brave capitaine, fondateur de Léopoldville, était brisé de fatigue ; ses membres couverts d'ulcères indiquaient les souffrances qu'il avait eues à supporter ; il annonça à ses compatriotes son intention de quitter l'Afrique et d'entreprendre pour se rétablir un voyage de plusieurs mois avant de revoir la Belgique.

Tandis que les officiers belges causaient sur la rive droite, les pêcheurs indigènes s'enfuyaient et cachaient tous les canots, comme pour faire une méchante niche aux caravaniers arrêtés sur la rive droite.

Il fallut, bon gré, mal gré, regagner le soir la station sans l'escorte complète de Zanzibarites amenée du Stanley-Pool.

Le lendemain 23, les pirogues de N'tombo, réquisitionnées chèrement au prix de plusieurs mètres d'étoffe, amenèrent toute la caravane au pied de la colline de Manyanga.

Persévérant dans leur esprit de contrariété, les indigènes se mirent en grève et refusèrent pendant plusieurs jours de passer sur le fleuve les blancs et le personnel noir de l'Association. Cette conduite des natifs exaspérait Nilis, qui fit en vain plusieurs palabras pour se concilier les bons offices des passeurs nègres.

Rien n'expliquait l'obstination de ces derniers; leur entêtement dura jusqu'à l'arrivée du *Royal* remorquant un boat dont la machine s'était cassée en route.

Le 30 octobre, le *Royal* partait pour Issanghila emmenant Braconnier dont les ulcères n'étaient point cicatrisés.

Le capitaine avait terminé la durée de son engagement de trois années; tous ceux qui l'avaient connu en Afrique avaient admiré sa mâle énergie, sa volonté de fer et le dévouement qu'il avait apporté dans l'accomplissement de sa rude mission d'explorateur et de fondateur de station.

Braconnier, en quittant Léopoldville, avait laissé à Valcke le commandement de ce poste hospitalier, au développement rapide duquel il avait si largement contribué.

Rentré en Belgique plusieurs mois après, le capitaine fut acclamé par de nombreux compatriotes à son arrivée à Anvers.

Le premier novembre 1882, la garnison de Manyanga rendit les honneurs funèbres à un Zanzibarite mort de phtisie pulmonaire après une longue maladie.

Sur l'ordre de Nilis, les travaux furent interrompus; les compatriotes du défunt procédèrent aux préliminaires des funérailles.

Au moment de la mort, les quelques Zanzibarites témoins du dernier soupir du malheureux avaient eu soin de tenir ouvertes les mains du mourant et de maintenir allongés par une forte tension horizontale ses bras et ses jambes.

Le corps fut enveloppé, cousu dans de la toile fine, à défaut du satin réclamé par les Zanzibarites; on avait eu le soin d'entourer le cadavre de

morceaux de camphre et d'encens, et de boucher avec des flocons de ouate la bouche, le nez et les oreilles du défunt.

Pour le transporter à la tombe creusée sur les bords du Congo, on établit un brancard avec voûte formée par des tiges de palmiers ployées.

Le corps glissé sous cette voûte est recouvert de mouchoirs rouges destinés à le garantir des ardeurs du soleil. Au-dessus des feuilles de palmier, on étend dans le même but un grand nombre de mouchoirs multicolores.

Ces préparatifs terminés, Nilis, Avaert et Van de Velde, plus ou moins remis de leurs fatigues, accompagnèrent le cortège, composé du personnel noir de la station.

Tous les Zanzibarites portent par quatre, à tour de rôle, le corps du défunt jusqu'à la tombe. Pendant le trajet, l'un d'eux chante des stances tristes et monotones, dont le refrain, où il s'agit d'Allah, et encore d'Allah, est repris en chœur par les noirs.

A dire vrai, les détails de la cérémonie inspiraient aux officiers belges plus de curiosité que de recueillement. Certaines pratiques leur paraissaient même grotesques.

Chaque fois que quatre nouveaux Zanzibarites relevaient les porteurs du brancard, ils exécutaient une pantomime singulière. Ils prenaient leur élan pour dépasser le cortège de plusieurs mètres, puis, revenant sur leurs pas, ils arrêtaient les porteurs de la civière, plongeaient des regards attendris sous la voûte de feuillage, se cachaient le visage dans les mains, hurlaient, gémissaient un instant, remplaçaient vivement les convoyeurs et portaient précipitamment le défunt, en mêlant aux braillements du cortège leurs accents gutturaux et plaintifs.

On arriva enfin jusqu'aux bords de la fosse, profonde d'un mètre cinquante centimètres et creusée dans le sol sablonneux, sur les rives du fleuve, auprès du confluent d'un ruisseau.

La civière fut déposée près de l'excavation. Quelques Zanzibarites enlevèrent les mouchoirs rouges étendus sur le cadavre et les nouèrent de façon à obtenir une large surface d'étoffe qui fut tendue par eux au-dessus de la fosse. Le corps était toujours sur le brancard.

Deux noirs coiffés du *fez* (calotte rouge) descendirent dans la fosse; ils couchèrent le défunt que l'on fit glisser doucement de la civière, de manière que le corps placé sur le dos eût la face tournée vers l'orient, et mirent sur son corps des planches façonnées.

Pendant cette opération, les Zanzibarites, qui tenaient les mouchoirs au-dessus de la fosse, imitaient le mouvement des vagues avec ces pièces d'étoffe, tout en chantant le refrain mentionné plus haut.

Les deux Zanzibarites au fez sortirent de la fosse; les mouchoirs furent enlevés; chaque Zanzibarite défila en jetant sur les planches une poignée de terre, jusqu'à ce qu'un tertre assez élevé, aux quatre angles duquel on planta des branches d'arbres, eût servi de couronnement à ce tombeau.

On procéda enfin à la dernière partie de la cérémonie. Un Zanzibarite alla querir de l'eau à la rivière voisine et la versa sur le tombeau, tandis que ses compatriotes rangés en cercle récitaient une espèce de litanie, suivie d'une prière générale.

L'oraison terminée, chacun des assistants (à l'exception des Belges, cela va sans dire) prit à deux mains un peu de la terre humide du tertre et s'en frotta la figure. Puis ces braves gens allèrent à la débandade se débarbouiller, qui dans le Congo, qui dans les eaux du ruisseau.

Le soleil disparaissait de l'horizon, lorsque les habitants de Manyanga-Station purent regagner leurs demeures. L'enterrement avait duré toute une journée.

